



**DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES**

**Corpus : Extrait de *La Cavale infernale* de Léo Lamarche**

*Voici le début d'un conte merveilleux inspiré d'une légende corse.*

À Guagnu, dans les montagnes corses, vivait autrefois un jeune berger, Orsu Maria. Son cœur était pur, sa nature bonne et douce. Lorsqu'il gardait son troupeau tout là-haut, après les transhumances d'été, il ne voyait presque personne. Seul son jeune frère montait parfois, pour le ravitailler. Aussi notre solitaire se réjouissait-il du passage de voyageurs qui gravissaient, de temps à autre, le flanc de la montagne. À chaque repas, il prévoyait toujours une part pour celui qui pouvait arriver à l'improviste.

Le soir de la Saint-Jean d'été, alors qu'il contemplait le coucher du soleil, Orsu Maria vit venir à lui un vieil homme sur sa mule, qui le salua et lui demanda l'hospitalité. L'inconnu fut prié d'entrer se reposer dans la modeste bergerie. Durant le dîner, l'hôte garda le silence, plongé dans ses pensées. Intimidé par son beau visage sévère, le jeune berger, pourtant fort intrigué, n'osa lui demander qui il était et ce qui l'amenait dans ces lieux. Ce fut seulement à la fin du repas que le vieillard rompit le silence.

-Je te remercie d'avoir partagé ton pain avec moi, Orsu Maria. Mais il me semble que nous devrions aussi remercier le Seigneur de nous l'avoir donné.

-Assurément, répondit le jeune berger, même si je ne suis pas sûr qu'il vous entende...

-Que veux-tu dire par là ?

-La montagne est si haute qu'elle est tout près du ciel. Je pense donc que je suis plus près de Dieu que bien d'autres hommes. Eh bien, même lui semble m'avoir oublié ! Alors, à quoi bon prier ?

-Détrompe-toi, mon garçon. Dieu n'oublie jamais personne. Ce sont les hommes qui s'éloignent de lui et se rapprochent par là même de l'enfer. Regarde-toi, je suis sûr qu'avant de t'endormir, tu ne fais même pas ton signe de croix.

Le jeune berger baissa la tête. Le vieillard reprit :

-Ne te laisse pas séduire par l'Ennemi, Orsu Maria ! N'oublie jamais tes prières et méfie-toi des rêves de juillet : ils chercheront à t'écarter du droit chemin. Tiens, prends ce chapelet, il protégera ton sommeil.

Était-ce à cause des paroles du vieillard ? Orsu Maria se signa chaque soir, mais comme rien ne changeait, il oublia rapidement de le faire. Et bientôt, lui qui ne se rappelait jamais de ses rêves fut assailli de songes étranges dès les premières nuits de juillet. Des rêves qui bientôt le hantèrent. C'était toujours la même jeune fille qui lui apparaissait. Avec son visage aux traits purs, aux joues rondes et aux yeux rieurs, elle semblait n'avoir pas plus de quinze ans, mais elle avait les cheveux plus blancs que ceux d'une vieille femme. Sa robe était d'azur et son cou délicat s'ornait d'une petite croix d'or. Son air sage lui donnait une douceur ineffable. Dès qu'il la vit, sa beauté stupéfiante excita dans le cœur du berger une terrible convoitise. Il la voulait, de tout son cœur, de toute son âme.

La première fois, elle ne lui adressa pas la parole, se contentant de le regarder longuement avec un sourire engageant, avant de disparaître. La deuxième nuit, ses traits n'étaient plus ceux d'une adolescente, mais d'une jeune femme splendide. Elle se tourna vers Orsu Maria d'une façon si



provocante qu'il en eut le souffle coupé et les sens chamboulés. La troisième nuit, elle lui apparut dans une lumière rouge et s'approcha de lui assez près pour qu'il sente, sur sa joue, son haleine de roses. Elle lui dit, dans un murmure :

-Je voudrais tant que tu sois à moi...

Elle disparut, avant qu'il n'ait eu le temps de répondre.

Au matin, le berger se souvint que, dans le rêve, la belle ne portait plus au cou la fine croix d'or. Il se dit alors que derrière tant de douceur et de beauté se cachait certainement une créature du diable, venue pour l'envoûter. Il devait résister, quoi qu'il en coûte, et se garder du péché. Mais la tentation était grande. Chaque nuit, la belle se faisait plus pressante et Orsu déployait des efforts insensés pour ne pas succomber.

Au matin, il s'éveillait en sueur, transi de peur et du désir d'embrasser fougueusement celle qui s'offrait ainsi à lui... Plus belle de nuit en nuit, elle s'approchait du lit, toujours plus langoureuse. Il semblait alors au jeune homme qu'elle était bien réelle. Si réelle qu'il eût pu la toucher, s'il avait osé. La splendide créature le tourmenta ainsi douze nuits de suite.

À l'orée de la treizième nuit, Orsu comprit qu'il n'avait plus la force de résister à la trop belle sorcière. Il se souvint alors du chapelet que le vieil homme lui avait confié. Il se signa, se mit en prières puis s'endormit, la croix serrée au creux de sa paume.

Lorsque la jeune fille apparut, cette nuit-là, c'est elle qui, cette fois, sembla prise d'un effroi terrible. Sa frayeur était telle qu'Orsu Maria, oubliant toute prudence, se leva et s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras.

-Non, non, ne me touche pas, lui dit l'apparition. Le chapelet que tu portes désormais te protège, et c'est à moi de craindre la colère de mon maître...

Tandis qu'elle disparaissait, le jeune berger, désespéré de la perdre à jamais, voulut la retenir, mais ne put saisir que sa chevelure...

Il tenait encore une mèche entre ses doigts lorsqu'il se réveilla. Mais ce n'était que des tiges d'asphodèles qu'il avait arrachées en rêve devant la bergerie où ses songes l'avaient conduit. Il sut alors qu'il était à jamais délivré de ses rêves...

Quelques semaines plus tard survint un cavalier qui demanda l'hospitalité. C'était un bel homme aux yeux verts et aux cheveux roux qui retombaient en boucles sur ses épaules. Richement vêtu, il montait un magnifique cheval blanc. Orsu Maria fut fort intrigué de ce qu'un tel seigneur préférât s'arrêter dans une bergerie plutôt que de pousser jusqu'à Gagnu, où il serait reçu avec faste. Mais, pas plus qu'au vieillard, il n'osa lui poser de question, heureux de partager le gîte et le couvert avec un tel hôte. Il fit entrer le cavalier et s'en alla apporter du foin à sa monture.

Alors qu'il s'approchait de l'animal, il entendit une petite voix douce qui appelait : "Orsu Maria, Orsu Maria !"

Le jeune berger se retourna : personne. Il s'apprêtait à s'en aller, lorsqu'il entendit à nouveau :

-Orsu Maria, Orsu Maria, ne t'en vas pas, c'est moi !

En même temps qu'il reconnaissait la voix de la belle de ses rêves, il comprit qu'elle ne pouvait venir que de la jument blanche qui le regardait fixement.

-Reste ! lui dit-elle, n'aie pas peur ! Il faut à présent que je t'aide. Je suis Bianca, c'est moi que tu as vue en songe, t'en souviens-tu ? Hélas, je suis morte depuis si longtemps ! Autrefois, j'étais une courtisane riche et célèbre et la vie dissolue que j'ai menée a fait de moi une âme damnée pour l'éternité. Comme j'ai séduit les hommes tout au long de ma vie et causé leur perte, je suis à présent obligée de les séduire en rêve, de les tourmenter jusqu'à ce qu'ils me cèdent. Ce que j'ai fait, durant si longtemps, jusqu'au jour où mon maître m'a chargé de lui ramener ton âme. Et à te voir, si beau et si candide, je suis tombée amoureuse de toi. Chaque nuit, j'ai repoussé le devoir que j'avais de t'emmener avec moi. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard, que ta foi nous sépare.



Le diable m'a punie en faisant de moi sa monture. Or, ce soir, mon maître est chez toi, il a décidé de venir te chercher lui-même. Surtout, avant de manger, n'oublie pas ton signe de croix, le diable ne peut s'emparer que de ceux qui oublient leurs devoirs envers Dieu.

Après avoir écouté la jument, dont les grands yeux tristes étaient pleins de larmes, Orsu Maria, terrifié, retourna auprès de son hôte. Il sut cependant maîtriser sa peur, afin de ne pas nuire à celle qui l'avait averti. L'Autre, attablé, fixa sur lui son regard vert qui brillait d'une flamme étrange :  
-Tu as mis bien longtemps, berger, as-tu attaché ma jument si loin d'ici ?  
-Non, Seigneur, elle est sous le chêne. Je lui ai apporté du foin à manger et de l'eau pour s'abreuver.  
-Fort bien. À nous de nous restaurer, à présent.

Orsu Maria apporta sur la table un pain et du fromage. Avant de rompre la miche dorée, il fit, de la pointe du couteau, un signe de croix, se signa lui-même, pria un instant, rendit grâce, baissa les yeux et s'assit à son tour. N'entendant plus son hôte, il releva la tête et le regarda bien en face : ce dernier était blême. Un coup de tonnerre rompit le silence de la nuit, puis un autre. Et, tandis qu'un terrible orage se déchaînait au-dehors, le seigneur irrité se leva d'un bond et courut à la porte :

-Bianca ! hurla-t-il, tu m'as trahi ! Ne crois pas que je te pardonnerai. Cavale tu es, cavale tu restera pour l'éternité. D'ailleurs, tu vas voir de quel bois je me chauffe !  
Enfourchant sa jument, il l'éperonna si violemment que du sang tacha sa belle robe blanche. La cavale bondit, à travers la pluie et les éclairs. Ses sabots faisaient jaillir des étincelles sur le chemin qui menait à l'enfer. À l'approche du torrent, un de ses pieds frappa si violemment le sol qu'un lac noir se forma. Poursuivant sa course, elle se jeta contre la falaise de Lancole où l'on voit encore de nos jours l'empreinte de sa jambe; enfin, elle se précipita vers le mont Triore qu'elle fracassa en trois pics de granit.

Orsu Maria, effaré, suivait des yeux le cavalier et sa monture dans leur course infernale ; c'est à ce moment-là que le grand vieillard arriva, s'arrêta, descendit de sa mule et le prit dans ses bras. Vous l'avez reconnu, c'était Saint-Martin en personne. Le jeune berger était sauvé.

"La Cavale infernale", in *Contes du diable Vauvert*, Tome 2, éd. Oskar, avec l'aimable autorisation de l'éditeur.



## Résumé de *La Morte amoureuse*

La nouvelle fantastique "*La morte amoureuse*" paraît en 1836 dans le journal *La chronique de Paris*. Romuald, un prêtre âgé, y confesse à un « frère » son étrange histoire. Jeune séminariste, il est séduit, le jour même de son ordination par la belle courtisane Clarimonde, elle aussi éblouie par le jeune homme.

Mais Romuald prononce tout de même ses vœux. Le voilà à présent reclus au séminaire ; il tourne comme un lion en cage dans sa cellule, complètement obsédé par le souvenir de cette femme qu'il n'a pourtant croisée qu'une seule fois. Puis il se voit attribué une cure de campagne, bien éloignée de Clarimonde.

Tirillé entre son devoir de prêtre et ses désirs d'homme, il réussira cependant à résister à la tentation, grâce aux exhortations de l'abbé Sérapion ; celui-ci, en effet, le met en garde dès le départ : la courtisane est le péché incarné ; d'étranges histoires courent à son sujet, on dit même qu'elle serait une buveuse de sang.

Une année plus tard, la demoiselle, mourante, le fait demander à son chevet. Lorsque Romuald arrive au château, les serviteurs lui annoncent que la belle a déjà rendu son dernier souffle. Le jeune curé s'approche du corps de Clarimonde et, après l'avoir veillée avec ferveur, il ne peut s'empêcher de l'embrasser. Ce baiser fait revenir la défunte du royaume d'Outre-tombe.

Dès lors commence pour Romuald une existence double : le jour, il est prêtre dans une église triste et austère, la nuit, le voilà riche seigneur vénitien, amant éperdu de Clarimonde qui l'entraîne dans sa vie fastueuse et se nourrit de son sang.

Tant et si bien qu'il n'arrive plus à discerner rêve et réalité. « *À dater de cette nuit, ma nature s'est en quelque sorte dédoublée, et il y eut en moi deux hommes dont l'un ne connaissait pas l'autre.* »

Cette vie de faste et de volupté durera trois ans. Trois ans de la plus pure et la plus aveuglante des passions mais le frère Sérapion met fin à la chimère en profanant la tombe dans laquelle repose tout le jour Clarimonde. Il exorcise la morte dont le cadavre se disloque en un tas de " cendre et d'os ". Romuald conclura son récit par cette sentence : "Ne regardez jamais une femme, et marchez toujours les yeux fixés en terre, car, si chaste et si calme que vous soyez, il suffit d'une minute pour vous faire perdre l'éternité."